

Les 20 grands classiques à avoir lus au moins une fois dans sa vie

Marine Landrot, Gilles Heuré, Nathalie Crom, [Télérama](#), 22 juin 2020



Bibliothèque idéale, rayon grands classiques intemporels.
Illustration Séverin Millet pour *Télérama*

Avec enthousiasme et après mille choix cornéliens, “Télérama” vous a concocté une bibliothèque idéale en cent volumes classés en cinq catégories. Aujourd’hui, premier chapitre sur cinq de cette série ivre de livres avec une balade des plus romanesques au cœur de vingt chefs-d’œuvre. De Balzac à Virginia Woolf en passant par Kafka ou Larbaud, vingt émois littéraires inoubliables à vivre et à revivre.

Comment choisir, faire le tri au sein de l’immense bibliothèque universelle, pour ne garder que cent livres qui constitueraient *la* bibliothèque idéale ? Autant le dire tout de suite, celle-ci n’existe pas. Et les cent livres que nous vous proposons forment *une* bibliothèque idéale. Pour la composer, les journalistes et collaborateurs du service livres de *Télérama* ont réfléchi à leurs plus belles et durables émotions de lecture. Des centaines de pages et de phrases inoubliables sont remontées à la mémoire de chacun, entre lesquelles il a fallu, individuellement d’abord, choisir, trancher, tailler, afin d’écarter les unes et de garder les autres. Puis est venue la mise en commun, et c’est à plusieurs qu’a continué le même déchirant – et hautement subjectif ! – travail de sélection.

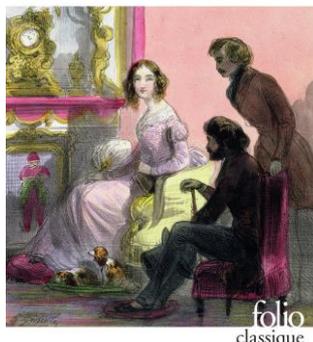
L’organisation de notre bibliothèque en cinq catégories nous a aidés : il fallait qu’elle comporte des classiques (c’est parfaitement arbitraire, mais nous ne remontons pas au-delà du XIXe siècle), des contemporains, français et étrangers, mais aussi des romans de genre, ainsi que des essais et des livres d’histoire. Il fallait aussi qu’y voisinent des choix évidents et d’autres plus inattendus. Bref, ce fut long, douloureux, cruel, mais stimulant et vivifiant tout autant.

Voici le premier chapitre de cette « encyclopédie » littéraire subjective consacré aux grands romans classiques. Bonne(s) lecture(s).

Balzac

Le Cabinet des Antiques

Édition de Nadine Satiat



“Le Cabinet des Antiques”, Honoré de Balzac

C’est un roman peu connu et assez court, publié en 1838, qui se situe « *dans une des moins importantes préfectures de France* », que Balzac ne nomme pas car « *un écrivain touche à bien des plaies en se faisant l’annaliste de son temps* ». À l’hôtel d’Esgrignon vit un vieux marquis. C’est un « Antique », appartenant à une classe fauchée par la Révolution et que dédaigne la Restauration des Bourbons : un vestige de vieille noblesse que jalouse pourtant des bourgeois parvenus, comme Du Croisier, qui eût aimé épouser mademoiselle d’Esgrignon, « *de qui l’alliance lui aurait donné l’entrée dans le faubourg Saint-Germain de la province* ». Repoussé, il fera tout pour se venger et poussera le jeune Victurnien d’Esgrignon, fils du marquis, à s’enfermer dans des soucis d’argent qui le conduiront à commettre des délits et à risquer le bagne. Un roman typiquement balzacien, plein de rebondissements, véritable document sur une période charnière de la France. — G.H.

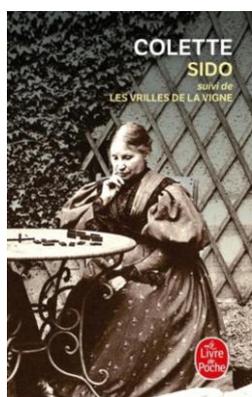
Éditions Gallimard, coll. [Folio classique](#).



“Le Maître et Marguerite”, Mikhaïl Boulgakov

Publié partiellement, car censuré, en 1966 puis en version intégrale en 1973, le manuscrit ayant été commencé en 1928 et terminé en 1940, année de la mort de Boulgakov, *Le Maître et Marguerite* fut conspué par la presse de l'URSS qui y vit, à juste titre, une violente critique du régime soviétique. Le fait est que les apparatchiks y sont ridiculisés, comme tous ceux qui, à tous les niveaux, occupent des postes de pouvoir, dans le monde du théâtre ou de la littérature officielle. Mais ce roman, qui se déroule dans les années 1930, s'il est une charge implacable contre la nomenklatura, est aussi un texte où le burlesque et le fantastique impriment l'histoire avec poésie. La lecture terminée, il est impossible d'oublier les apparitions diaboliques de Woland, les farces du chat Béhémot ou les charmes sataniques de Marguerite, tous ces protagonistes semant une infernale et réjouissante zizanie. — G.H.

Traduit du russe par Claude Ligny, [collection Pavillons Poche, éditions Robert Laffont.](#)



Sido”, Colette

Splendide collection de souvenirs d'enfance, glanée dans le jardin secret d'une autrice primordiale par son écriture, vibrante et joyeuse, et par l'aplomb inébranlable de ses engagements de femme libre. Elle chante ici les louanges de sa mère, qui « *coiffait de cornets en papier toutes les petites créatures végétales assaillies par la lune rousse* », et capte les mille palpitations de la nature. Apprendre à poser le même regard que Colette sur les choses est un enseignement précieux que délivre ce livre extraordinairement attachant. — M.L.

[Éd. Le Livre de poche](#)

Dostoïevski Crime et châtiment

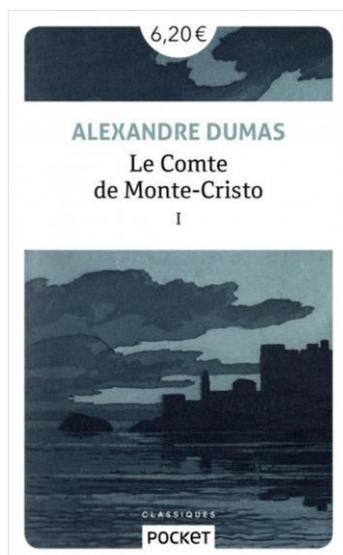
Préface de Georges Nivat



“Crime et châtiment”, Dostoïevski

Crime : assassinat d'une vieille logeuse par son locataire, à coups de hache dans la tête. Châtiment : vie d'errance, dans la démence et l'accablement, pour le coupable. Il s'appelle Raskolnikov, personnage dostoïevskien par excellence, tourmenté, visionnaire, aux frontières de la folie. Champ de bataille où ferrailent le bien et le mal, sa conscience s'ouvre, se débat, se contorsionne, dans des phrases trépidantes qui transgressent toutes les conventions, de morale, de style, de narration. — M.L.

Traduit du russe par Doussia Ergaz et Vladimir Pozner, [éd. Folio classique.](#)



“ Le Comte de Monte-Cristo”, Alexandre Dumas

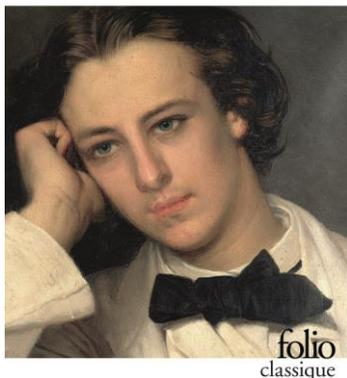
On connaît l'histoire bien sûr : un jeune officier de marine marchande, Edmond Dantès, faussement accusé de bonapartisme par des jaloux, est, en 1815, envoyé au château de l'If où il va croupir dans un cachot pendant quatorze années. Au moment de mourir, l'abbé Faria, autre détenu, lui confiera le secret d'un trésor qui va faire basculer son destin. Capable de revêtir des identités et déguisements différents, il deviendra le riche comte de Monte-Cristo. Sa vengeance est alors possible, et elle sera terrible. Tremblez, Mortcef, Villefort, Caderousse, Alexandre Dumas décidera de votre sort. Quant à Dantès, il regrettera sans doute de s'être voulu « *l'égal de Dieu* », mais trouvera la rédemption dans l'amour d'Haydée. — G.H.

[Coll. Classiques, éd. Pocket.](#)

Flaubert

L'Éducation sentimentale

Préface d'Albert Thibaudet



folio
classique

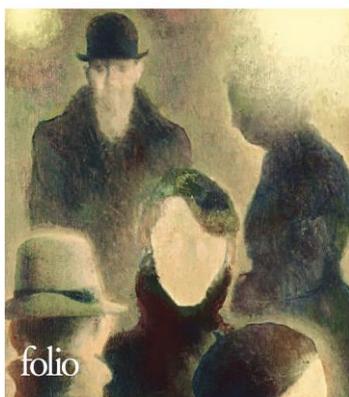
“L'Éducation sentimentale”, Gustave Flaubert

Dans les secousses politiques et l'agitation des émeutes parisiennes sous le règne de Louis Philippe et lors de la révolution de 1848, Frédéric Moreau est pris de passion pour Marie Arnoux, mariée au pitoyable propriétaire de L'Art industriel, « *établissement hybride, comprenant un journal de peinture et un magasin de tableaux* ». Le jeune provincial ne fréquente cet homme vulgaire que pour admirer Marie : « *Il ne parlait guère pendant ces dîners ; il la contemplait.* » Devant cet amour impossible, il ne pourra que sombrer dans d'autres bras comme ceux de Rosanette, consciente qu'elle n'est pour lui « *que les restes* ». Roman d'amour et roman politique, Flaubert s'étant documenté sur les idées comme sur les lieux, *L'Éducation sentimentale* est l'histoire d'un rêve romantique qui aboutit à un désenchantement, illustration du fatalisme d'un siècle que l'ermite de Croisset embrassait avec autant de dégoût que de volupté. « *Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération* », écrivait-il. — G.H.

[Éd. Folio classique.](#)

Louis Guilloux

Le Sang noir



“Le Sang noir”, Louis Guilloux

Le Sang noir se situe en 1917, année terrible où les morts fauchés par la guerre ne se comptent plus. À Saint-Brieuc, le professeur de morale Merlin, surnommé par ses étudiants « *Cripure de la raison tique* » parce qu'il évoque souvent la *Critique de la raison pure*, a perdu nombre d'illusions. Il vomit les sonnettes patriotiques quotidiennement vociférées par les « *aigrefins* » et les « *ganaches* », militaristes de l'arrière. Il aime son pays mais pas ceux qui, en son nom, pérorent sur les morts glorieuses des jeunes soldats. Et s'il fait parfois semblant de partager le sentiment de beaucoup, on le soupçonne quand même de ne pas y croire. C'est un formidable roman que Louis Guilloux (1899-1980) écrivit la rage au cœur contre l'hypocrisie qui se pare de bons sentiments. Publié en 1935, il est l'un des grands textes de l'entre-deux-guerres. — G.H.

[Éd. Folio.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)

Victor Hugo

Les Misérables

Tome I

Édition de Marius-François Guyard

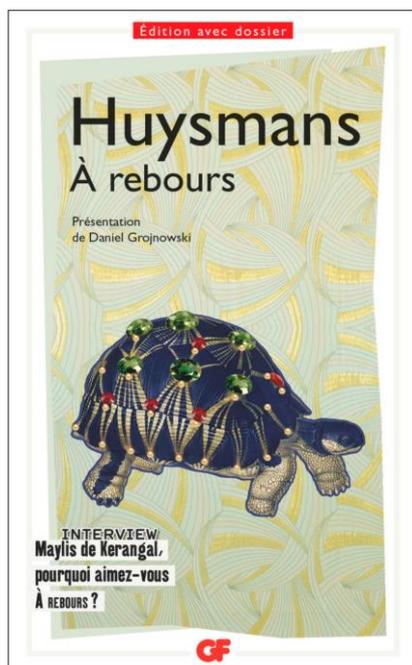


Classiques
Garnier
Littératures
francophones

“Les Misérables”, Victor Hugo

L'ex-bagnard Jean Valjean, qui vole l'argenterie de monseigneur Myriel et quarante sous à un petit Savoyard, devient récidiviste, change d'identité, porte le seau d'eau de Cosette maltraitée par les ignobles Thénardier, devient maire et honorable notable mais se trahit aux yeux de l'obstiné policier Javert en soulevant une charrette et, plus tard, sauve Marius en passant par les égouts lors de l'insurrection parisienne de juin 1832. Voilà le monstre littéraire publié en 1862 de Victor Hugo, alors toujours en exil à Guernesey. Critiqué pour sa peinture sociale jugée trop à charge par certains, loué par d'autres pour sa puissance romanesque, *Les Misérables* obéissait bien à un projet : « *Tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, confiai Hugo à Delacroix, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.* » — G.H.

[Éd. Classiques Garnier.](#)



“À rebours”, Joris-Karl Huysmans

Au fil du temps, rien n’émousse la singularité de ce livre, publié en 1884, sur la réclusion obsessionnelle d’un excentrique nommé Des Esseintes. C’est Oscar Wilde qui le définit le mieux, en mettant le volume dans les mains de Dorian Gray : « *Il s’y trouvait des métaphores aussi monstrueuses que des orchidées et aussi subtiles de couleurs. La vie des sens y était décrite dans des termes de philosophie mystique. On ne savait plus par instants si on lisait les extases spirituelles d’un saint du Moyen Âge ou les confessions morbides d’un pécheur moderne. C’était un livre empoisonné.* » — M.L.

[Éd. Garnier Flammarion.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)



“Les Ambassadeurs”, Henry James

Henry James (1843-1916) lui-même considérait comme son chef-d’œuvre ce roman tardif, dans lequel se déploie la patiente description du trouble intérieur qui s’empare de Lewis Lambert Strether, un Bostonien d’âge mûr qu’un séjour à Paris plonge dans un profond chaos émotionnel. On est effectivement, avec ces *Ambassadeurs*, au sommet de l’esthétique jamesienne, ultrasophistiquée, inépuisable de nuances. Et dans un exercice de pénétration psychologique d’une acuité inouïe, que l’écrivain exhause en une méditation sans fin sur l’opacité de la vie psychique des individus, sur l’ambiguïté morale qui préside à leurs actes et à leurs pensées. — Na.C.

Traduit de l’anglais (États-Unis) par Jean Pavans, [éd. Le Bruit du temps.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)

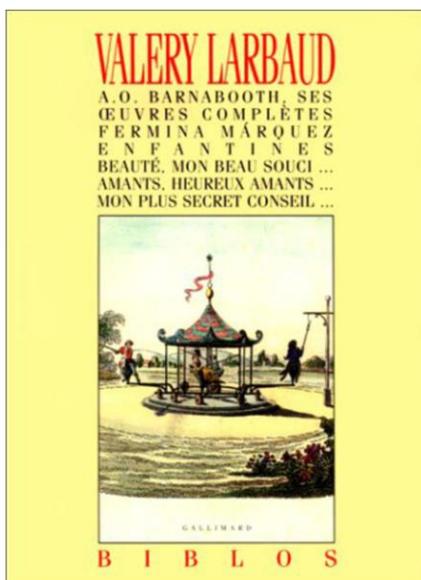


“Journaux”, Franz Kafka

Débarassant l’homme des clichés qui l’enveloppent encore et rendant toute son âpreté à son écriture, la toute nouvelle traduction des *Journaux* de l’écrivain pragois, parue en janvier dernier, est aussi l’occasion de vérifier la lucidité implacable, la « *puissance presque illimitée d’auto-analyse* » que diagnostiquait déjà en lui la grande critique Marthe Robert : « *Kafka nous place vis-à-vis de son cas dans une situation analogue à celle du médecin psychanalyste qui découvrirait soudain dans le malade qu’il étudie un esprit, non seulement plus intelligent, mais incomparablement plus averti que lui-même des causes réelles de la maladie.* » — Na.C

Traduit de l’allemand par Robert Kahn, [éd. Nous.](#)

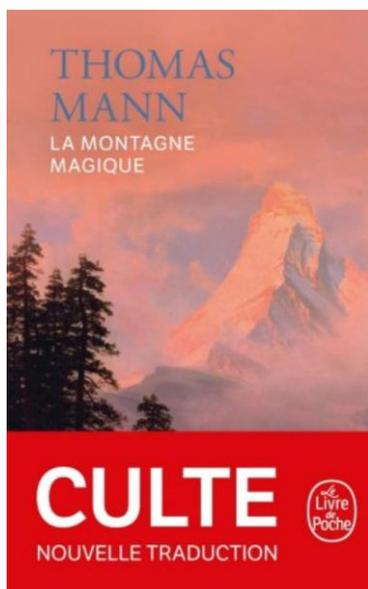
→ [Pour aller plus loin](#)



“A.O. Barnabooth. Ses œuvres complètes”, Valery Larbaud

Homme studieux et généreux, plus préoccupé de faire connaître les œuvres qu’il aimait que de bâtir la sienne, Valery Larbaud (1881-1957) a donné naissance en 1908 à ce double paradoxal de lui-même qu’est A.O. Barnabooth. Un jeune millionnaire oisif, filant dans un train luxueux à travers « *l’Europe illuminée* », via notamment « *la Bulgarie pleine de roses* ». Dans l’escarcelle de son tendre héros, Larbaud a placé un journal intime, un conte et un recueil de poèmes, et c’est l’ensemble qui constitue ces *Œuvres complètes*, livre infiniment délicat. — **Na.C.**

[Coll. Biblios, éd. Gallimard.](#)

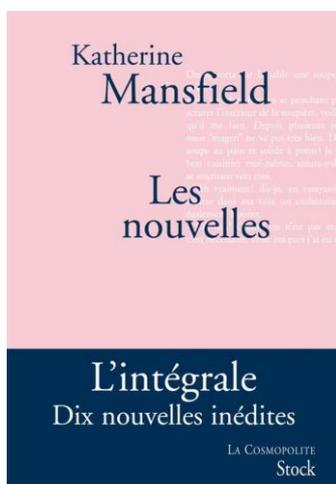


“La Montagne magique”, Thomas Mann

Quand Hans Castorp rend visite à son cousin en convalescence au sanatorium de Davos, il découvre un univers feutré aux règles strictes où les patients obéissent à un rituel bien ordonné. Les prises régulières de température, le repos forcé sur des chaises longues, les promenades restreintes et les consultations au terme desquelles il faut attendre le diagnostic des médecins sur l’évolution de la tuberculose rythment les journées. De *La Montagne magique*, publié en 1924, Thomas Mann dira quinze ans plus tard qu’il était « *un document de l’état d’esprit et de la problématique spirituelle de l’Europe dans le premier quart du XXe siècle* ». Qu’advientra-t-il de Hans Castorp ? Thomas Mann n’en dit rien sinon qu’il sera plongé dans l’enfer de la guerre en 1914. — **G.H.**

Traduit de l’allemand par Claire de Oliveira, [éd. Le Livre de poche.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)

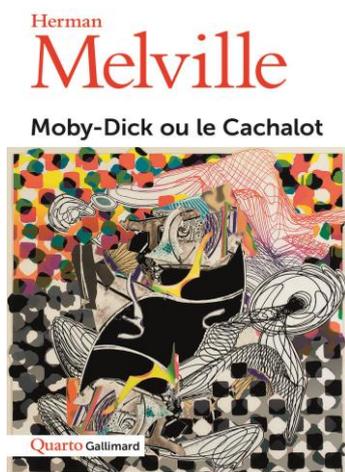


“Les Nouvelles”, Katherine Mansfield

Morte à 34 ans, la Néo-Zélandaise Katherine Mansfield a laissé derrière elle ce volume de nouvelles d’une étrangeté magnétique. Une femme qui sort un vrai singe de sous un manteau orange imprimé de singes, une demoiselle qui se démène pour que son piano couvre les cris d’un bébé « *caché derrière Dieu sait combien de portes* » : pigmenté d’histoires courtes, le livre est une immense peau qui frissonne au gré d’émotions fugaces. En proie au doute, au point de fuir toute explication hâtive et toute conclusion définitive, chaque phrase donne l’impression d’être en suspens, d’une infinie légèreté même quand la tragédie gronde. — **M.L.**

Traduit de l’anglais (Nouvelle-Zélande), [éd. Stock, coll. La cosmopolite.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)

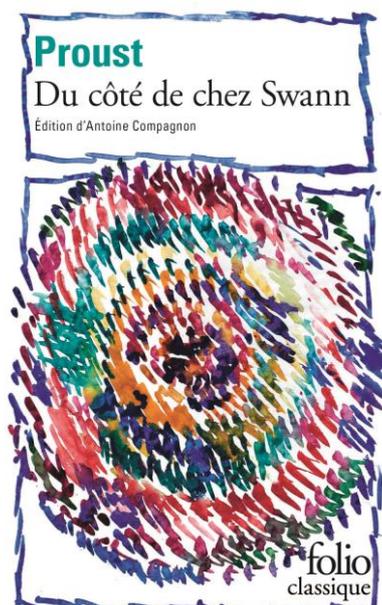


Moby-Dick, ou le Cachalot”, Herman Melville

Ce cachalot blanc, insaisissable et meurtrier, survivant à tous les harpons plantés dans sa chair, n’a jamais cessé, depuis sa parution en 1851, de sillonner la littérature américaine. Herman Melville (1819-1891), qui fut marin baleinier pendant deux ans, écrivit en effet une histoire de chasse qui est aussi, et surtout, une réflexion métaphysique sur une obsession, la vengeance qu’entend mener un homme, y compris jusqu’à sa perte, contre un monstre. Il faut suivre le récit d’Ismaël, le narrateur, embarqué sur le *Pequod* avec le harponneur Queequeg, aux multiples tatouages, apprendre à connaître le capitaine Achab, monolithe de haine, hanté par la « colline blanche » à la mâchoire tordue qui souffle dans un jaillissement d’écume et défie sa folie. Un livre sur lequel on rembarque à peine fini. — G.H.

Traduit de l’anglais (États-Unis) par Philippe Jaworski, [coll. Quarto, éd. Gallimard.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)

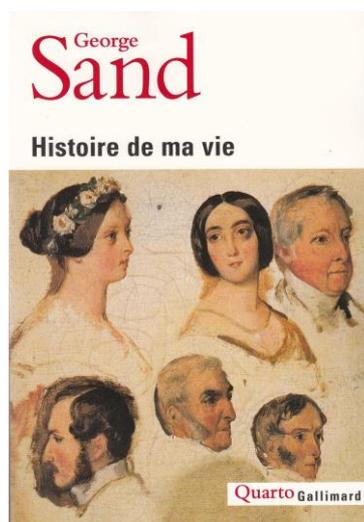


“À la recherche du temps perdu”, Marcel Proust

Laissons à Jean-Yves Tadié, le grand biographe de Proust et le plus fin lecteur de son œuvre, le soin de nous la résumer, car on ne saurait mieux dire : « *Poète et philosophe de la société, Proust est un auteur pour tous, traduit en toutes langues. À la recherche du temps perdu, ce monument de la littérature française, s’adresse d’abord à chacun de nous, au plus intime. On y parcourt deux chemins secrètement mêlés : celui de l’œuvre, telle qu’elle se donne à lire, et celui de la vie de l’écrivain – ou du lecteur, tant cette correspondance entre le roman et la vie résonne en nous, évoque à son tour portraits et réflexions, impressions, qui nous semblaient celés au plus profond de notre mémoire.* » — Na.C.

[Éd. Folio classique.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)

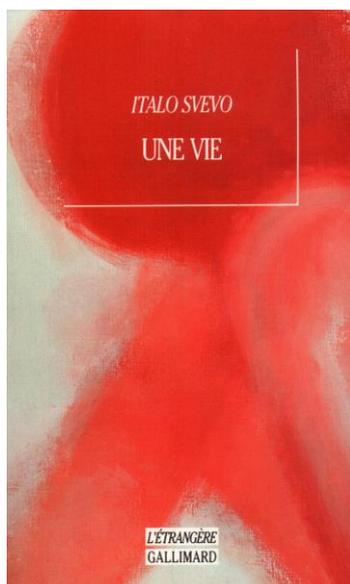


“Histoire de ma vie”, George Sand

« *C’est une série de souvenirs, de professions de foi et de méditations dans un cadre dont les détails auront quelque poésie et beaucoup de simplicité* », annonça George Sand au moment d’entreprendre cette autobiographie épistolaire et parcellaire, après avoir déjà publié ses romans les plus célèbres. D’une grande richesse, à la fois littéraire, historique, politique et philosophique, ce récit intime porte la parole de toutes les femmes contraintes à se taire, jusqu’alors. À commencer par sa grand-mère qui « *ne pouvait guère rendre d’autre devoir à son mari que de porter son deuil ; mort ou vivant, c’était toujours de l’effroi qu’il lui avait inspiré* ». — M.L.

[Coll. Quarto, éd. Gallimard.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)

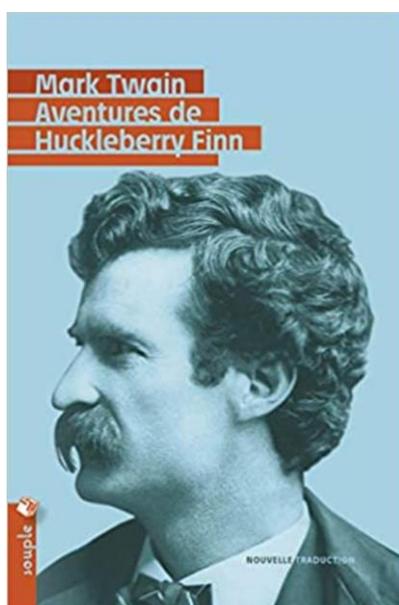


"Une vie", Italo Svevo

Près de trente ans avant *La Conscience de Zeno* (1923), l'œuvre magistrale qui assurerait sa postérité, le Triestin Ettore Schmitz (1861-1928), alias Italo Svevo, livrait cet ironique roman d'apprentissage, portrait d'un indécis, d'un incompetent. À savoir Alfonso Nitti, jeune homme sans qualités mais non sans ambitions, provincial monté à la ville, rêvant d'un amour fou et de gloire littéraire, et qui en tout échouera – dans sa version initiale, le roman portait pour titre *Un incapable*. Tout un programme... Dans les espoirs et les échecs de ce Bartleby de l'Adriatique, qui se croit victime des circonstances mais l'est plus profondément de ses névroses, le moderne Italo Svevo a mis beaucoup de ses propres doutes et empêchements. Drapant son cruel constat d'une autodérision irrésistible. — Na.C

Traduit de l'italien par Georges Piroué, [coll. L'Étrangère, éd. Gallimard.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)



"Les Aventures de Tom Sawyer" & "Aventures de Huckleberry Finn", Mark Twain

Impossible de séparer ces deux romans de Mark Twain, le premier publié en 1876 et le second en 1884. Tom Sawyer, comme tous les petits garçons, rêve d'héroïsme, se prend pour Robin des bois ou le « *Vengeur noir de la mer des Caraïbes* », supporte mal la férule du maître d'école et l'éducation rigide de la tante Polly. Alors il fait l'école buissonnière, se bagarre, pagaye sur le grand fleuve Mississippi avec ses frères en piraterie, s'éprend de la petite Becky Thatcher et rencontre un curieux garçon, « *jeune paria du village* » qui ne va ni à l'école ni au temple et qui va et vient « *selon son bon vouloir* ». *Les Aventures de Tom Sawyer* est un récit d'enfance poétique, romantique, policier ou gothique. *Aventures de Huckleberry Finn* est beaucoup plus subversif, Huck refusant les institutions et les lois. L'humour et la causticité de Mark Twain font de ces deux romans, tirés de ses souvenirs d'enfance, des œuvres cultes. — G.H.

Traduits de l'anglais (États-Unis) par Bernard Hoepffner, [éd. Tristram.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)

Woolf

Vers le Phare

Édition de Françoise Pellan



"Vers le phare", Virginia Woolf

Difficile de choisir un seul livre de Virginia Woolf pour une bibliothèque idéale. Ce voyage « *vers le phare* » sera forcément suivi de beaucoup d'autres, tant la lecture de cette immense entomologiste des sensations est addictive. Alors pourquoi celui-là ? Parce qu'il était son préféré, puisé dans des souvenirs qu'elle évoqua peu, notamment l'autoritarisme destructeur de son père. Un livre sur la fuite du temps, qui montre que « *la vie, à force d'être faite de ces petits incidents distincts que l'on vit un à un, finit par faire un tout qui s'incurve comme une vague, vous emporte, et, retombant, vous jette violemment sur la grève* ». — M.L.

Traduit de l'anglais par Françoise Pellan, [éd. Folio classique.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)